

Nature humaine

Pascale Navarro

Volume 1, Number 4, Summer 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10751ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (print)

1923-211X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Navarro, P. (2005). Nature humaine. *Entre les lignes*, 1(4), 8–8.

Nature humaine



L'un des plus grands défis pour chacun d'entre nous est certainement de communiquer une passion, une vraie : ce que fait ressentir la nature, par exemple, est difficile à décrire et encore plus à « écrire ». En effet : comment expliquer des sensations, des flashes, des vertiges ? Comment dire que notre cœur est gonflé d'une émotion quasi matérielle, et cette émotion, comment la qualifier conformément à ce que nous ressentons ? On peut comparer cette passion à celle de la musique : « adorer », c'est peu pour dire qu'on vibre à tel concerto, telle ligne de violon, tel timbre de voix ; c'est peu pour dire qu'on est littéralement transporté vers l'inexplicable. Je n'ai d'ailleurs jamais lu un livre qui traduise l'intensité des sensations et sentiments que me donne la musique. Et puis, surtout, nous avons tous un cœur, nous ressentons tous une émotion pour la beauté, dans quel but y ajouter quelque chose ?

Je ne sais pas trop bien pourquoi, je ne tire pas la même conclusion au sujet de la musique que de la nature. Car certains auteurs réussissent somptueusement à représenter, raconter et partager les nombreuses impressions que cette dernière produit sur nous. Mieux, ils écrivent en tricotant avec les couleurs, les textures, les rythmes, les sons et les parfums de la nature : ils traduisent ce qu'elle offre de plus vibrant, et franchement, ces auteurs ont toute mon admiration.

Quand je lis Colette, mais aussi d'autres créateurs plus contemporains, comme les Sylvie Germain, Alessandro Baricco, ou les Américains Rodriguo Rey Rosa, Garcia Marquez, Jane Urquhart, Jayne Anne Phillips, Anne Hébert, Louis Hamelin (j'arrête la liste) ; quand je lis aussi ceux qui écrivent la nature dans la ville, tels les Jacques Ferron, avec sa banlieue embellie, Hélène Monette, avec son béton fleuri, et tant d'autres : je me dis qu'ils ont accompli une sorte de petit miracle, après avoir pris le risque de laisser parler les mots à leur place pour dire, écrire, interpréter, sublimer la nature. Qui, d'ailleurs, n'est pas toujours que promenade poétique ou refuge douillet ; la nature est également lieu de combat, de détresse, de tourmente. C'est au bord du lac Léman, pourtant si tranquille, que Mary Shelley a créé son Frankenstein...

Les livres renvoient à notre propre nature. Quand nous lisons, nous regardons en nous, par le biais d'une histoire et surtout, d'un autre « je ». C'est ce qui fait la puissance du récit, qu'il soit roman ou non : l'ego se voile, et on parvient à prendre une distance avec soi-même, tout en observant ce que les mots des autres font résonner en soi. C'est une ouverture qui se crée, voilà pourquoi on conseille tant, aux jeunes surtout, de lire. Parce que nous ne faisons qu'un avec cette nature, belle et mauvaise, dévastatrice et inspirante, et qu'elle s'exprime en nous, que nous soyons lecteurs ou créateurs.

■

PASCALE NAVARRO